

Dramaturge, romancier, nouvelliste, Evguéni Grichkovets est l'espoir littéraire de cette Russie qui existe loin des lumières de Moscou. Son recueil « Le Taquet » en témoigne

## La vie quotidienne en Absurdie profonde

MARIE JÉGO,  
CORRESPONDANTE À MOSCOU

Pour une plongée dans la Russie authentique, loin du faste tapageur de Moscou, la capitale frivole et mondialisée, il n'est pas meilleur guide que l'écrivain Evguéni Grichkovets. Recueil de six récits, son nouveau livre, *Le Taquet*, se lit d'une traite, comme on boit un petit verre de vodka.

Rien de plus plaisant que de suivre l'auteur à travers la *gloubinka*, la Russie profonde. Les paysages sont mornes, la neige est omniprésente, les héros sont on ne peut plus ordinaires, les situations aussi, mais le livre se dévore comme un roman d'aventures. De façon désopilante et terriblement humaine, *Le Taquet* raconte le quotidien des hommes et des femmes de ce pays, à la fois si proche de l'Europe et si lointain.

« La Cicatrice » décrit les déboires de Kostia, un provincial qui rêve de Moscou et de ses lumières, cherche l'argent nécessaire au voyage et trouve par terre un porte-monnaie bien garni qu'il va s'empresser de rendre à son propriétaire, un ingrat qui lui claque la porte au nez. Il regrette amèrement son geste. « On peut savoir pourquoi tu as fait ça ? (...) Tu te prends pour Dieu ou quoi ? », questionne Iouri, son camarade de beuverie.

Beuveries encore dans « Le Taquet », dont le héros, Igor Semionovitch, un ancien boxeur, a les poings qui le démangent, surtout quand on le cherche. Il ressent alors une sorte de fêlure en lui, « comme si un taquet invisible s'abattait » pour le libérer de la peur, de la douleur. Ce taquet, c'est la désinhibition façon russe.

Entièrement autobiographique, le premier récit, qui est aussi le plus long du recueil, « Les Autres », s'ouvre sur un interminable voyage en train-couchettes, histoire de prendre la mesure de l'infini du territoire russe. Destination : Vladivostok, ou plutôt Sovietskaïa-Gavan, une rade du Pacifique où mouille *Le Furieux*, un vaisseau anti-sous-marin. L'auteur, jeune appelé de 20 ans, y

sera finalement affecté. Né à Kemerovo, région minière de Sibérie située loin de la mer, il rêve de roulis et d'aventures. La vie sur un navire, espère-t-il, lui permettra de voguer vers « une mystérieuse et imminente vie future ».

L'attente est forte car le « débouillage », les six premiers mois du service militaire, d'une durée totale de trois ans dans la marine à l'époque soviétique (l'action se situe en 1987, l'URSS s'est effondrée en 1991), a été ponctué de « corvées stupides, humiliations de toutes sortes, épuisement et envies permanentes de dormir » : en fait, un strict lavage de cerveau.

Comme toujours en Russie, tout commence par une déception. *Le Furieux*, cette « pelote d'acier avec partout des gens », est trop grand, trop impersonnel, trop glacial. La pitance est infâme, les quartiers sentent « le jeune post-pubère à l'hygiène approximative », les matelots tatoués à moustache ne prêtent aucune attention à l'arrivée des nouvelles recrues. « Ce qui les décevait, nous ne l'avons compris que plus tard, c'est que nous étions partis de chez nous depuis plus de six mois. Ce qui faisait de nous des journaux défraîchis », décrypte l'auteur.

De cet univers aride jaillissent des personnages hauts en couleur, tel Khamovski, l'enseigne de vaisseau qui châtie ses subordonnés à coups de taloche, ou encore le matelot Djamaï, un Géorgien, compagnon d'infortune de l'auteur, sauvé des insanités que lui profèrent ses supérieurs par sa piètre connaissance du russe. Le rapport

### Une clé fondamentale pour comprendre la Russie actuelle, obnubilée par l'uniforme et la subordination brutale

dominant-dominé décrit dans ce récit est une clé fondamentale pour comprendre la Russie actuelle, rattrapée par son passé totalitaire, obnubilée par l'uniforme et la subordination brutale.

Il y a le décor et les coulisses. En apparence, *Le Furieux* pourrait impressionner. Mais, en réalité, il suinte la rouille, des soutes au bastingage, ce qui lui vaut de l'équipage le surnom de « Furonculeux ». On est en 1987 et les matelots de corvée de déneigement ne



En Sibérie.  
STEEVE IUNCKER/AGENCE VU

connaissent pas la pelle, ils déblaient le pont « avec un couvercle de caisse en contreplaqué ».

L'absurdité domine, comme ce jour où Khamovski contraint les deux recrues à porter un énorme transformateur antédiluvien et rouillé de 60 kg pendant 11 kilomètres, jusqu'à se mettre les mains en sang, pour découvrir au final que l'objet, trop volumineux, ne peut franchir l'écouille du navire.

« Demain, on le rapporte où on l'apris ! », ordonne Khamovski aux deux matelots médusés. Révolte de Djamaï le Géorgien, qui jette le vieux transformateur rouillé par-dessus bord. Réaction molle de l'officier : « Après tout qu'il aille se faire foutre ce transfo... »

Nouvel espoir de la scène littéraire postsoviétique, Evguéni Grichkovets est arrivé à l'écriture par le théâtre. En 1999, il a conquis le public moscovite grâce à son spectacle *Comment j'ai mangé du chien*, où, seul en scène, il faisait le récit humoristique de ses années

de service militaire dans la flotte du Pacifique. La critique lui a alors attribué le Masque d'or, la récompense théâtrale la plus prestigieuse du pays.

Courtisé, il n'en deviendra pas moscovite pour autant, préférant couler des jours tranquilles à Kaliningrad, enclave russe aux portes de l'Europe, conquise par l'Armée rouge en 1945.

« Le provincial a un atout de plus : il peut toujours déménager à Moscou. C'est une possibilité. De par mon caractère, j'ai besoin d'avoir cette opportunité, juste pour ne jamais l'utiliser », confiait-il récemment. Un « néoromantique urbain » attaché à décrire « les petites fourmis » des villes de cette Russie lointaine et méconnue, voilà comment il se définit. ■

LE TAQUET (Planka),  
d'Evguéni Grichkovets,  
traduit du russe  
par Stéphane A. Dudoignon,  
Bleu autour, 240 p., 19 €.